

REPONSE AU CHAMPION AMERICAIN<sup>i</sup>  
OLYMPE DE GOUGES  
(1790)

Depuis qu'on ne se bat plus en France, Monsieur, je conviens avec vous qu'on s'y assassine quelquefois; qu'il est imprudent de provoquer les assassins; mais il est encore plus indiscret, plus indécent, et plus injuste, d'attaquer les gens d'honneur, de les attaquer de la manière la plus inepte, et cependant la plus calomnieuse, en imputant un manque de courage à M. de la Fayette, que vous craignez, peut-être, au fond du coeur. Je vous dirai que je ne connais point ce héros magnanime comme vous le prétendez. Je sais seulement que sa réputation est intacte, sa valeur connue, son coeur, comme celui de Bayard, sans peur, sans reproches; à qui nous devons peut-être le bonheur de la France et le pouvoir de la nation. Je n'entreprendrai point de justifier les hommes célèbres que vous provoquez; ils sont tous militaires et Français, et ce titre me suffit pour les croire braves.

Mais, si je vous imite, Monsieur, par cette espèce de défi, je m'écarte un peu trop de mon but en tombant dans l'erreur grossière que vous avez commise à mon égard. Ce n'est pas la cause des philosophes, des amis des noirs, que j'entreprends de défendre; c'est la mienne propre, et vous voudrez bien me permettre de me servir des seules armes qui sont en mon pouvoir. Nous allons donc guerroyer, et ce combat singulier, grâce à ma jeanlorgnerie, ne sera pas meurtrier. Vous m'accordez cependant des vertus et du courage au-dessus de mon sexe. Je pourrais en convenir sans trop d'orgueil: mais vous ne me prêtez pas moins gratuitement l'ambition de consulter sur la langue et sur mes faibles productions les académiciens, les savants gens de lettres, et tout le sacré vallon qui protège plus d'un sot, et dont je fais fort peu de cas, excepté les écrivains, qui ont honoré les talents par l'honneur et la probité. Le mérite littéraire est bien peu de chose quand il est dénué de ces deux avantages: mais passons à ce qu'il m'est important de vous apprendre, et que vous ignorez parfaitement.

Vous prétendez, Monsieur, que les amis des noirs se sont servis d'une femme pour provoquer les colons. Certes il est bien plus extraordinaire qu'un homme qui annonce quelqu'esprit, de la facilité et même de la bravoure, charge une femme d'être le porteur d'un cartel, et veuille, par une entremise aussi singulière que poltrone, faire ses preuves de courage. Je ne puis donc apprécier votre valeur que comme une espèce de dom quichotade, et vous considérer comme un pourfendeur de géants et de fantômes qui n'existent pas. Je veux cependant, en vous ramenant à la raison, rire avec vous des maux où je ne vois point de remède. Vous avez à combattre la société des amis des noirs, et moi, j'en ai à confondre une bien plus terrible, c'est celle de . . . Le temps qui détruit tout, qui change à son gré les arts, les moeurs et la justice des hommes, ne changera jamais l'esprit de corps de ceux de qui j'ai si fortement à me plaindre.

On a vu tomber en France, depuis quelques mois, le voile de l'erreur, de l'imposture, de l'injustice, et enfin les murs de la Bastille; mais on n'a pas vu encore tomber le despotisme que j'attaque. Je me vois donc réduite à essayer de l'abattre. C'est un arbre au milieu d'un labyrinthe touffu, hérissé de ronces et d'épines: pour émonder ses branches, il faudrait toute la magie de Médée. La conquête de la toison d'or coûta moins de soins et d'adresse à Jason que ne vont me coûter de tourments et de pièges à éviter ces branches empoisonnées qui font du tort à l'arbre célèbre et au génie de l'homme. Pour les détruire, il faut terrasser vingt dragons dangereux qui, tantôt se transformant en citoyens zélés, tantôt en serpents flexibles, se glissent partout, et sèment leur venin sur mes ouvrages et mon personnel.

Mais, à mon tour, ne dois-je pas, Monsieur, avec plus de raison vous soupçonner de vous être mis vous-même honorablement en avant pour cette faction rampante qui s'est élevée contre l'Esclavage des nègres? Qu'imputez-vous à cet ouvrage? qu'imputez-vous à l'auteur? Est-ce d'avoir cherché à faire égorger en Amérique les colons, et d'avoir été l'agent d'hommes que je connais moins que vous, qui peut-être n'estiment pas toutes mes productions depuis que j'ai montré que l'abus de la liberté avait produit beaucoup de mal? Vous me connaissez bien peu. J'étais l'apôtre d'une douce liberté dans le temps même du despotisme. Mais véritable Française, j'idolâtre ma patrie: j'ai tout sacrifié pour elle; je chéris au même degré mon roi, et je donnerais mon sang pour lui rendre tout ce que ses vertus et sa tendresse paternelle méritent. Je ne sacrifierais ni mon roi à ma patrie, ni ma patrie à mon roi, mais je me sacrifierais pour les sauver ensemble, bien persuadée que l'un ne peut exister sans l'autre. On connaît l'homme, dit-on, par ses écrits. Lisez-moi, Monsieur, depuis ma lettre au peuple jusques à ma lettre à la nation, et vous y reconnaîtrez, j'ose m'en flatter, un coeur et un esprit véritablement Français. Les partis extrêmes ont toujours craint et détesté mes productions. Ces deux partis, divisés par des intérêts opposés, sont toujours démasqués dans mes écrits. Mes maximes invariables, mes sentiments incorruptibles, voilà mes principes. Royaliste et véritable patriote, à la vie à la mort, je me montre telle que je suis.

Puisque j'ai le courage de signer cet écrit, montrez-vous de même, et vous obtiendrez mon estime qui n'est pas peut-être indifférente pour un galant homme: car je l'accorde aussi difficilement que Jean-Jacques. Je puis m'élever jusqu'à ce grand homme par la juste défiance qu'il eut des hommes: j'en ai peu rencontré de justes et de véritablement estimables. Ce n'est pas de légers défauts que je leur reproche; mais leurs vices, leur fausseté et leur inhumanité exercées sans remords sur les plus faibles. Puisse cette révolution régénérer l'esprit et la conscience des hommes, et reproduire le véritable caractère Français! Deux mots encore, je vous prie.

Je ne suis point instruite comme il vous a plu de m'en accorder la gloire. Peut-être un jour mon ignorance attachera quelque célébrité à ma mémoire. Je ne sais rien, Monsieur; rien, vous dis-je, et l'on ne m'a rien appris. Elève de la simple nature, abandonnée à ses seuls soins, elle m'a donc bien éclairée, puisque vous me croyez parfaitement instruite. Sans connaître l'histoire de l'Amérique, cette odieuse traite des nègres a toujours soulevé mon âme, excité mon indignation. Les premières idées dramatiques que j'ai déposées sur le papier, furent en faveur de cette espèce d'hommes tyrannisés avec cruauté depuis tant de siècles. Cette faible production se ressent peut-être un peu trop d'un début dans la carrière dramatique. Nos grands hommes mêmes n'ont pas tous commencé comme ils ont fini, et un essai mérite toujours quelque indulgence. Je puis donc vous attester, Monsieur, que les amis des noirs n'existaient pas quand j'ai conçu ce sujet, et vous deviez plutôt présumer, si la prévention ne vous eût pas aveuglé, que c'est peut-être d'après mon drame que cette société s'est formée, ou que j'ai eu l'heureux mérite de me rencontrer noblement avec elle. Puisse-t-il en former une plus générale, et l'entraîner plus souvent à sa représentation! Je n'ai point voulu enchaîner l'opinion du public à mon patriotisme: j'ai attendu avec patience son heureux retour en faveur de ce drame. Avec quelle satisfaction je me suis entendu dire de toute part, que les changements que j'avais faits répandaient sur cette pièce un grand intérêt qui ne pourra que s'augmenter, quand le public va être instruit que, depuis quatre mois, j'ai dédié cet ouvrage à la nation, et que j'en ai consacré le produit à la caisse patriotique; établissement dont j'ai présenté le projet dans ma lettre au peuple, publiée depuis dix-huit mois! Cette priorité m'autorise peut-être, sans vanité, à m'en regarder comme l'auteur. Cette brochure fit beaucoup de bruit dans le temps, fut de même critiquée, et le projet qu'elle offrait n'a pas été moins réalisé avec succès. Je devais vous instruire, ainsi que le public, de ces faits qui caractérisent l'amour

que j'ai pour le véritable caractère Français, et les efforts que je fais pour sa conservation. Je ne doute pas que la Comédie, touchée de ces actes de zèle, ne conspire à donner des jours favorables<sup>ii</sup> à la représentation de ce drame, auquel je ne puis me dissimuler qu'elle s'intéresse infiniment. Elle m'en a donné des preuves que je ne puis révoquer en doute. L'auteur, la comédie et le public contribueront ensemble, en multipliant leurs plaisirs, à grossir les fonds de la caisse patriotique qui peut seule sauver l'état, si tous les citoyens reconnaissent cette vérité.

Je dois encore observer que dans ces représentations patriotiques, plusieurs personnes ont payé souvent au-dessus de leurs places. Si celle-ci produit la même disposition de coeur, il faudra distinguer les profits de la caisse patriotiques des droits de la comédie. Une liste exacte, remise à la nation de la part des Comédiens, donnera la preuve de l'ordre et du zèle de ces nouveaux citoyens.

J'espère, Monsieur, et j'ose m'en flatter, que d'après les éclaircissements que je vous donne sur l'esclavage des nègres, vous ne le poursuivrez plus, et que vous deviendrez au contraire le zélé protecteur de ce drame; en le faisant même représenter en Amérique, il ramènera toujours les hommes noirs à leurs devoirs, en attendant des colons et de la nation française l'abolition de la traite, et un sort plus heureux. Voilà les dispositions que j'ai montrées dans cet ouvrage. Je n'ai point prétendu, d'après les circonstances, en faire un flambeau de discorde, un signal d'insurrection; j'en ai, au contraire, depuis, adouci l'effet. Pour peu que vous doutiez de cette assertion, lisez, je vous prie, l'heureux naufrage imprimé depuis trois ans; et si j'ai fait quelqu'allusion à des hommes chers à la France, ces allusions ne sont point nuisibles à l'Amérique. C'est ce dont vous serez convaincu à la représentation de cette pièce, si vous voulez me faire l'honneur d'y venir. C'est dans ce doux espoir que je vous prie de me croire, Monsieur, malgré notre petite discussion littéraire, suivant le protocole reçu, votre très-humble servante,

DEGOUGE

Paris, le 18 janvier 1790.

#### POST-SCRIPTUM.

J'aurais cru me compromettre, si j'avais répondu dans le corps de cette lettre à toutes les ordures qu'un infâme libelliste vient de répandre sur mon compte dans sa feuille mercenaire. Il me suffit de rappeler au public, pour confondre cet abominable calomniateur, la lettre écrite à M. le duc d'Orléans, La motion, ou séance royale. Le public reconnaîtra que j'employai auprès de ce prince la voix de l'honneur pour le ramener à son devoir, s'il s'en était écarté; mais en même temps ces écrits le démasquaient, s'il était coupable. J'ignore s'il l'est en effet, mais ce dont je suis convaincue, c'est que mon fils a été sacrifié et vient de perdre sa place dans la maison de ce prince. Voilà ma justification.

<sup>i</sup> This text is based on the French edition which appeared in *La révolution française et l'abolition de l'esclavage*, vol 4, *Traite des noirs et esclavage* (Paris: EDHIS, 1968).

<sup>ii</sup> Chacun sait que lorsque les comédiens ne prennent pas à un auteur tout l'intérêt possible, ils ne lui accordent pour la représentation de son ouvrage, que les mauvais jours, c'est-à-dire, les mardis, jeudis et vendredis, et encore ne représentent-ils le plus souvent qu'avec des pièces usées, et peu susceptibles d'attirer le concours et l'affluence. [This remark by Gouges appears in the original.]